

Réussir

À LA FIN S'EST IMPOSÉE À MOI la décision de le tuer : il n'y avait pas d'autre moyen. Le plus étonnant était qu'un individu aussi timide et inoffensif que moi en fût venu là. Oui, je suis d'un tempérament paisible et mon naturel égoïste me persuade de ne pas créer d'ennuis aux autres pour qu'ils ne m'en créent pas à moi-même. Attitude peu brillante, sans doute, mais qui m'a toujours paru raisonnable. Seulement, il y a des limites à ne pas dépasser, et il les a toutes dépassées. Alors, réaction de mouton enragé ? Non, mais quelque chose de plus complexe.

Pour l'éclaircir, autant reprendre l'histoire (si c'en est une !) depuis le début, depuis le moment où j'ai acheté d'occasion un automatique de 7^{mm}, 65, un Walther Mahurin, à un type que je connaissais très vaguement — sans me soucier aucunement de la façon dont cette arme était venue en sa possession. Car je m'intéressais moins au moyen qu'à la fin : tuer Éritchigoïty. Cela me paraissait être la seule solution.

Nous étions, théoriquement, amis. En fait, je lui servais de faire-valoir : il s'amusait à me tourner plus ou moins en ridicule, pour briller à mes dépens, jusqu'à ce que je devienne quasiment sa tête de turc, son souffre-douleur.

Je ne puis le définir autrement que comme le basque synthétique ; déjà, avec un nom pareil, personne ne risquerait de s'y tromper. Mais il est grand et mince, très brun de teint, les cheveux corbeau et le menton bleu. Les yeux noirs, veloutés (dit-il), qui réussissent si bien auprès des femmes ;

une allure de félin (toujours d'après ses termes, car il ignore absolument la modestie). Une élégance qui paraît naturelle : ses chemises, par exemple ; on a l'impression qu'on les lui a repassées sur le corps, tant elles sont impeccables, alors que les miennes sont toujours tristement fripées, pleurantes. Bref, la vraie gravure de mode.

Mais le pire est qu'il excelle dans les sports qu'il pratique : il semble avoir les pieds vissés sur sa planche à voile, et je ne l'ai jamais vu en chuter. Et de virevolter d'un air vainqueur, dents blanches, haleine fraîche, et tout et tout. Au tennis, il joue pour la galerie, armé de son service spectaculaire et de son fameux jeu de jambe pour les smashes. Les spectatrices frétille, le long du terrain. Après quoi il en emmène une, ou une autre, dans son coupé Lancia vermillon, une 2.000 IE, s'il vous plaît, qu'il prétend carrossée par Zagato (c'est d'ailleurs faux, mais qu'importe ? elle, ou plutôt elles n'en savent rien. Moi, si) et cela m'agace prodigieusement. Bien sûr, il suffirait que je regarde d'un autre côté. Mais, justement, je ne le puis : il me fascine, au sens propre. Je me sens pris dans une sorte d'aura maléfique dont il m'est impossible de me dégager. Je n'ai pas besoin de lui, pourtant : c'est plutôt lui qui aurait besoin de moi comme d'un repoussoir : moi, avec ma vulgaire 104 blanche, mon tennis irrégulier, ma brasse peu spectaculaire.

De sorte que nous sommes souvent ensemble et que l'on nous croit amis. Amis ! il me considère avec une ironie méprisante et supérieure, sans perdre la moindre occasion de me blesser. Et moi, j'en suis venu progressivement à une haine noire. Inutile de remonter aux histoires de lycée ou de régiment, où le destin nous avait déjà accolés. Mais le fait est là : je suis un être moyen, sans éclat, je le reconnais, mais pas ridicule. Or il se donne toujours le plaisir diabolique de chercher à me rendre tel aux yeux des autres ; pis encore, à mes propres yeux. Par exemple ce tournoi de ten-

nis où il a tenu à nous inscrire pour le double-messieurs. Certain que nous ne gagnerions pas, ce n'était pas là son but, mais bien décidé à démontrer au public que lui, fin joueur, ne perdrait que par la faute de ce maladroit partenaire, qu'il avait choisi par pure bonté d'âme. Il y a très bien réussi : le tandem Éritchigoïty-Martin éliminé au deuxième tour, malgré le jeu éblouissant (pour le public) du premier. À lui les balles faciles : « Laisse ! », à moi les irrattrapables : « À toi, André ! » Et, naturellement, André, prévenu trop tard, exprès, échouait, tandis que le public haussait les épaules. Et ainsi de suite : clairement, il préférerait au gain du match le plaisir subtil de me faire apparaître comme seul responsable de la défaite. Alors que je ne suis pas sans qualités : mon service, violent et très coupé, gêne plus l'adversaire que le sien, élégant et peu efficace. Mais le public n'a d'yeux que pour lui, et souriait d'aise à la façon affectueuse dont il me pelotait l'épaule, à la fin, sans remarquer l'étincelle ricanante de ses yeux quand il me regardait.

Pas grave, au total ? pas de quoi vouloir tuer quelqu'un ? Mais cette histoire de tennis ne constituait que le énième épisode de nos rapports. Maladie de la persécution, de ma part ? interprétation déformante de la réalité ? facile à dire de loin, quand on n'est pas la victime. Or c'est bien ce que je suis devenu finalement. Je sais que mon histoire est banale, banale à en pleurer. C'est justement ce que j'ai fait, quand j'ai découvert la situation. Au théâtre, dans les romans, on soupire de lassitude quand est présenté le trio classique : une femme, deux hommes. Mais celui à qui l'histoire arrive la trouve toujours nouvelle, et il en souffre à en mourir — ou à vouloir tuer. Comme moi.

Elle s'appelle Marjorie. Que l'on ne prenne pas peur : je ne vais pas tracer son portrait de pied en cap, ni entrer dans les détails sans fin que les livres n'épargnent pas à leurs lecteurs. Tel n'est pas mon propos. J'ai fait sa connaissance

comme ça, banalement, sans ressentir l'obligatoire coup de foudre de la fiction. Mais plutôt un lent embrasement, si progressif qu'on ne s'en aperçoit pas d'abord, et si tenace qu'on ne saurait s'en délivrer au moment où l'on commence à voir clair. Non, je ne décrirai pas cette fille, parce que cela fait trop mal de peser sur la blessure. M'aimait-elle ? je ne sais. Nous nous entendions bien et elle me manifestait une sympathie que je suis fondé à croire sincère. Nous avions de fréquentes occasions de nous rencontrer, dans le petit groupe que nous formions avec quelques bons camarades, filles et garçons, une dizaine au total. Et je me suis aperçu un beau jour, oui vraiment un beau jour que je l'aimais.

Bon. Il me fallait réfléchir davantage, essayer d'analyser ses sentiments envers moi. L'amour appelle l'amour, dit-on, et je me confortais de cette idée. Quelques temps encore, et tout irait bien. Or tout est allé très mal, car est arrivé ce que j'aurais dû prévoir, si j'avais été moins naïf et moins sot. Éritchigoïty ne s'était pas particulièrement intéressé à Marjorie ; pour moi c'était l'unique ; pour lui une fille comme beaucoup d'autres, ni plus ni moins. Mais il est bon observateur et il a eu vite fait de découvrir que j'étais amoureux. Du coup, son intérêt s'est éveillé, l'affaire lui a paru prometteuse : il pourrait vraiment s'amuser aux dépens de son cher ami André Martin. D'autant qu'il jouait sur le velours : faire la cour à une fille était une de ses spécialités. Inutile, encore une fois, d'entrer dans les détails, mais l'affaire a été menée par lui avec brio, avec sa réussite habituelle. Marjorie a été captée en quelques séances ; elle est devenue à mon égard railleuse et méprisante. Comme si tout avait été réglé d'avance. Ils étaient désormais toujours ensemble, un couple épris d'une façon touchante. Probablement se l'est-il envoyée, selon son terme favori en pareilles circonstances. En tout cas, il n'a pas manqué de s'en féliciter devant moi, fournissant à l'envi des précisions qui me donnaient la nausée. Vraies ou

imaginaires, qu'importe ? il fallait surtout piétiner mes sentiments, me faire comprendre qu'une fois de plus, mais celle-là en grand, j'étais dupé, bafoué. Et toujours ce pétilllement amusé dans ses yeux, que je connaissais trop bien. J'ai donc décidé de ne plus voir cette fameuse étincelle : la coupe était pleine, il me fallait le tuer.

Comment ? Avec l'automatique, le Walther-Manhurin que le hasard m'avait fourni. Je saurais me débrouiller avec, une des rares choses positives que j'avais apprises en Algérie, quand mon contingent y avait été envoyé. Trouver l'occasion, le lieu et le moment, ne devait pas être trop difficile. Rester familier avec lui, l'accompagner dans ses sorties, jusqu'au jour où se rencontrerait un coin confidentiel, sans témoins, où un corps ne serait pas découvert de quelques temps, après un délai qui rendrait toute enquête policière bien incertaine. Le tuer, oui, mais sans qu'on puisse remonter jusqu'à moi. La haine me laissait assez lucide pour ne pas vouloir mon auto-destruction. J'avais ma petite idée sur l'exécution de mes plans ; je l'avais mijotée, et j'ai poussé à la roue, mine de rien, pour que survienne l'occasion cherchée : le où et le comment.

Plusieurs fois, je lui avais parlé, sans avoir l'air d'y insister, d'une promenade au vieux fort ^a, d'où l'on a une si belle vue sur la ville et la rade. La suggestion a fait son chemin, si bien qu'un après-midi d'août où la chaleur n'incitait guère aux sports, il m'a tiré d'autorité vers la Lancia : « Allez, petit, on va voir ton fameux fort ». Par la route militaire en lacets, nous sommes donc montés de près de huit cents mètres et avons laissé l'auto sur l'emplacement de l'ancienne batterie. Le paysage m'importait peu, évidemment, vu la circonstance. Mon œil a enregistré, cependant, que la rade de la marine militaire était presque vide, à l'exception

a. Il s'agit probablement du fort du Mont Caume, un de ceux qui dominant la rade de Toulon.

d'un vieux porte-avions et d'un croiseur américain en visite. Nous nous sommes dirigés vers le fort, du moins ce qui avait été un élément avancé du vieux fort. Devant nous béait une énorme voûte, ouverture d'un couloir qui s'infléchissait vers la gauche, semi-circulaire. J'en ignore l'utilité, mais on retrouve cet élément dans plusieurs des forts construits par Vauban. Un vaste tunnel infléchi, peut-être pour mettre ses occupants à l'abri d'un projectile tombant devant l'entrée.

C'était là-dedans que j'avais projeté de me débarrasser de lui. Personne n'entendrait le coup de feu, et je n'aurais qu'à traîner le corps vers le fond, complètement obscur. Qui irait le trouver là ? Je l'y laisserais, le pistolet bien serré dans la main, et même si le hasard le faisait découvrir, on concluerait au suicide. Nous sommes donc entrés, lentement, pour laisser nos yeux s'accoutumer à l'obscurité après la grande lumière du dehors, suivant la courbe du souterrain qui affaiblissait à mesure le reflet du jour venu de l'entrée, dans la sonorité si particulière à cette sorte de lieu. Au bout d'une vingtaine de mètres, quelque chose de grisâtre s'est vaguement dessiné, puis précisé avec notre prudente approche : une carcasse d'automobile entièrement brûlée ; plus de pneus, plus de peinture, plus de garnitures intérieures, rien que de la tôle calcinée. Pendant que nous échangeons quelques conjectures sur le choix bizarre de cet endroit pour y incendier une auto, j'avais empoigné mon automatique, laissant bavarder Éritchigoïty, quand une réflexion soudaine m'a arrêté.

Que faire ensuite de sa Lancia ? la laisser sur le terre-plein attirerait trop vite l'attention de promeneurs éventuels. La redescendre moi-même et l'abandonner en ville, c'était rendre impossible la thèse du suicide que je désirais voir adopter. L'amener dans la casemate et y mettre le feu, non, la place était déjà prise. Du temps que j'hésitais il se dirigeait vers la sortie, fatigué de cette obscurité presque totale. Revenus au soleil, il a montré du doigt les rochers qui nous domi-

naient d'une trentaine de mètres : « On va monter là-haut ». Et aussitôt il commençait à grimper, ravi de trouver l'occasion d'exhiber son agilité et sa force. Je l'ai suivi sans mot dire, l'escalade n'était pas difficile, et nous sommes parvenus au point culminant, une confortable plate-forme d'où la vue était splendide. En temps ordinaire, j'aimais la regarder — Mais pas ce jour-là. Juste un coup d'œil machinal sur la ville, la rade, et, au-delà, le bleu profond de la Méditerranée. Personne dans les batteries où se trouvait l'auto. Personne sur la route militaire qui menait à l'installation des radars, dressés à l'autre bout de la crête. Aucun témoin.

Lui, il se tenait à deux mètres du bord, debout dans le vent. Comme toujours, il avait adopté une pose photogénique, même en l'absence de spectatrices. Il avait cela dans le sang. Bon, l'occasion recherchée se présentait d'elle-même, il me suffisait de le faire basculer : une chute de plus de trente mètres sur un éboulis de gros blocs ne pouvait pardonner. Après quoi, je n'avais plus qu'à aller chercher des secours inutiles, l'air affolé, criant à l'accident imprévisible. Qui me soupçonnerait, moi, son meilleur ami ? Cela devait marcher. Mais d'abord il fallait qu'il s'avance jusqu'au bord même. Le connaissant trop bien, je savais comment le décider à ces deux pas en avant : son esprit de contradiction. Je lui ai donc crié : « Pas si près du bord : tu me donnes le vertige ». Il s'est retourné, avec un sourire méprisant au coin de la bouche : « Pauvre petit, tu as la frousse, comme d'ordinaire », et il s'est arrêté, debout sur le bord même du rocher, regardant, bien droit, l'immense paysage. Je n'avais plus qu'à pousser vivement ce large dos qu'il me présentait.

Et puis ? et puis ce fut tout. Cette fameuse poussée, j'ai été incapable de la donner. Malgré ma décision, malgré ma haine, malgré... Inhibé, totalement, sans pouvoir analyser pourquoi : dégoût de toucher ce dos où la sueur plaquait la chemisette ? Appréhension du bruit mou que ferait le corps

en s'écrasant sur l'éboulis ? Je ne sais, sauf que je me sentais incapable d'incarner le personnage d'un assassin. Il s'est retourné ; a-t-il lu quelque chose sur mon visage ? Ou peut-être était-il capable d'avoir deviné ce que je préméditais, et de deviner aussi que je ne pourrais le réaliser. Il a souri, encore, durement, en coin, et laissé tomber un « Pauvre connard ! », plus insultant qu'un crachat.

Trop, c'est trop : je suis descendu des rochers avec une hâte qui me faisait trébucher. J'ai traversé la batterie à la course, passant à côté de la Lancia sans m'arrêter, et je me suis précipité dans le sentier raccourci qui dégringole directement sur le col de Garde^a. Il redescendrait tout seul en auto par la route en lacets : je ne voulais plus le supporter. De loin, il a crié quelques mots que je n'ai pas compris, levé un bras : signe d'appel, d'adieu, de dérision ? Qu'importait ? Surtout ne plus le revoir. Et je ne l'ai jamais revu, une fois que la tache rouge de sa Lancia a disparu derrière un éperon boisé.

Et mon meurtre si bien mijoté ? Je me suis aperçu avec stupeur que je n'y songeais plus. Le moteur n'était pas assez puissant pour entraîner ma volonté : je croyais le haïr, et je découvrais que l'écarter de ma vie me suffisait. Que ce bellâtre plein de fatuité trouve en lui-même son châtiment : nécessairement, la chute surviendrait un jour, aussi soudaine que brutale. Pas de mon fait, sans doute, mais quelle différence, au bout du compte ? Ainsi, j'étais obligé de conclure que ma haine était, pour ainsi dire, de mauvaise qualité. J'avais cru vouloir le meurtre, alors qu'en réalité tout en moi s'y opposait, et je me retrouvais en tête à tête avec un assassinat raté. Étrange conclusion, qui me laissait déconcerté ; échec sur lequel il m'était impossible de rester, surtout.

Reprenant le cours ordinaire de ma vie, d'une vie qui n'était plus obnubilée par l'ombre d'Éritchigoïty (d'autant

a. Col du Corps de Garde.

plus que j'avais obtenu de changer de département pour mon métier), je me suis livré à de longues réflexions sur moi-même. J'avais cru ne pouvoir supporter cet homme, mais, au fond, c'était moi-même que je ne pouvais supporter — plus exactement, la façon dont il me voyait. Et j'en arrivais à tomber d'accord avec la sagesse des nations : le plus difficile est d'arriver à s'accepter soi-même. Bon. Mais alors, que faire ? Puisque j'avais minablement échoué dans mon entreprise, il fallait que j'essaie de construire quelque chose en m'imposant d'aller jusqu'au bout. Mais attention à ne pas viser trop haut.

Par une association d'idées idiote, j'ai songé à mon automatique, le fameux Walther-Manhurin. Pourquoi pas ? j'allais tenter de devenir un fin tireur — non que cette idée me séduisît, simplement pour mettre à l'épreuve mes capacités de réussir. Réussir, voilà ce que je voulais. Au pistolet ou à autre chose. Mais puisque celle-là se présentait en premier lieu...

Je me suis donc inscrit à une société de tir, en choisissant ce qu'ils appelaient l'arme de poing. Nous étions une douzaine à venir régulièrement, sous la tutelle de Max, l'instructeur, un gars râblé dans la cinquantaine, avec une petite moustache grise en brosse. Il m'a demandé en souriant si j'avais l'intention de devenir flic, et je lui ai répondu que je tirais seulement pour mon plaisir, ce qui renfermait un quart de vérité. Suivant l'entraînement avec conscience, j'ai donc travaillé avec des armes différentes, revolvers et automatiques. Je n'entrerais pas dans les détails, qui n'intéresseraient que les spécialistes, et encore... Moi, je n'y trouvais rien de passionnant. Jour après jour, dans le stand souterrain, le casque anti-bruit sur les oreilles, dans l'odeur de la cordite, je visais les cibles, ou les silhouettes noires ornées de cercles blancs concentriques. J'ai tiré au 7,65, au 9, au 11 ; avec le Walther, bien sûr, mais aussi le 357 Magnum, le

Python, le Colt 45, le Beretta, l'Herstal, et même, une fois, un Tokaref qu'un type avait rapporté de Russie. Et, bien entendu, au tir posé, avec un pistolet de compétition.

Je faisais beaucoup de bruit, et dépensais pas mal de temps et d'argent, sans être persuadé que je deviendrais un tireur d'élite. Mieux valait en avoir le cœur net et demander à Max de me donner carrément son avis. On pouvait compter sur lui pour être franc. Il m'a donc écouté, puis : « Petit (pourquoi tout le monde m'appelle-t-il ainsi, alors que ma taille est d'une bonne moyenne?), petit, j'ai fait de toi un tireur correct, mais sans plus. Tu ne deviendras jamais un crack. Pas de ta faute : il faut pour ça certains dons qu'on a en naissant, ou pas. C'est tout. »

Bon : j'avais ma réponse, bien nette. Il me fallait reconnaître que j'avais eu tort de m'embarquer dans quelque chose qui ne me passionnait pas. Pour réussir, je devais donc trouver une voie, un terrain, je ne sais pas, moi ; enfin une direction qui correspondrait à peu près à mes possibilités, et en même temps m'intéresserait assez pour que je m'y mette de tout cœur. La réussite était à ce prix, et non de partir au hasard dans n'importe quel azimut. En attendant, bien réfléchir.

Un mois plus tard, durant les vacances, au cours d'une rencontre tout à fait accidentelle, j'ai bien cru trouver ma voie. Je me suis toujours intéressé aux forts construits par Vauban (et pas uniquement pour y commettre des meurtres), et, selon mes déplacements, je rends visite à ceux que je ne connais pas encore, pour visiter le fort lui-même, quand les militaires l'ont abandonné, ce qui est le cas le plus fréquent. Surtout pour apprécier le point de vue qu'ils offrent, car le vieux Vauban avait le don pour choisir les emplacements les plus sensationnels. C'est ainsi que j'ai pris la petite route qui mène au village que domine le fort Joubert ^a. De dimensions

a. Saint-Vincent-les-forts (Alpes de Haute Provence).

médiocres, apparemment en mauvais état, mais constituant un belvédère remarquable.

J'ai longé le mur, trouvé une porte de fer peinte en brun, ouverte, et, passant le nez dans l'ouverture, j'ai avisé un grand type qui bricolait, là, en bas d'un escalier, parmi des rouleaux de laine de verre et des tuyauteries en mauvais état. Il m'a assuré que je pouvais visiter les lieux, vu qu'il en était le récent acquéreur — et il m'a même indiqué le montant de son achat, ridiculement élevé ou ridiculement bas, selon l'angle sous lequel on devait le considérer. L'intérieur du fort n'avait rien d'appétissant : voûtes humides, murs ruisselants avec des coulées de salpêtre, rampes rouillées à demi descellées de la pierre pour se rendre aux terrasses encombrées de pierres tombées des parapets dans l'herbe et les orties. Je me demandais, perplexe, comment il serait possible de rendre tout cela plus ou moins habitable, d'autant plus que les rares fenêtres ne donnaient que sur l'intérieur des bâtiments. Une chape d'humidité tombait sur les épaules, à les parcourir en trébuchant sur les débris.

Mais parvenu sur le sommet du fort, quelle vue, mes aïeux ! À plus de quatre cents mètres au dessous, presque à la verticale, le lac bleu de Serre-ponçon, et le fjord que constitue la vallée de l'Ubaye, la chaîne qui va du Grand Morgon au Grand Bérard. Partout de petits villages de montagne dont certains incroyablement perchés. Au nord ^a, la forêt de sapins que domine la batterie de Dormillouse. Une vue imprenable, sur le tour d'horizon complet, qui, à elle seule, valait n'importe quel prix. Un de ces lieux où l'on se sent au dessus de l'humanité, comme ces châteaux cathares de Queribus ou de Peyrepertuse ^b. Ce type arriverait-il au bout de ses projets ? je ne sais, mais la seule idée de les entreprendre pouvait bien

a. En fait, au sud. . .

b. Deux châteaux des Corbières, à la limite entre Roussillon et Languedoc.

remplir le cœur d'un homme.

En redescendant, je méditais là-dessus avec quelque envie, mais sans jalousie ni regrets superflus : je n'avais aucun fort de libre sous la main, encore moins l'argent nécessaire à un achat éventuel, et, de toute façon, je n'étais pas libre, mais ancré dans une ville par l'exercice de mon métier. Encore une leçon pour moi : si je voulais réussir, vraiment réussir jusqu'au bout dans une entreprise quelconque, encore était-il impératif de ne pas tirer de plans sur la comète. J'avais décidé de tout faire pour arriver à me supporter moi-même, ce qui est, je l'ai déjà dit, le commencement de la sagesse. Il me fallait donc entreprendre quelque chose, de pas très important, peut-être, ni de trop difficile ; mais réussir. Je devais réussir : alors seulement je trouverais grâce à mes propres yeux. Et cela fait, je pourrais me livrer à une seconde tentative, d'un ordre plus élevé, la mener, elle aussi, jusqu'à sa fin. Et ainsi de suite. Voilà désormais la ligne de conduite que j'allais suivre, avec toute ma volonté. Enfin j'allais réussir.

Revenu chez moi, quelques temps après, pour reprendre ma petite existence terne, j'ai envisagé un certain nombre d'idées, et finalement je me suis arrêté à celle-ci, que je vais dès aujourd'hui mettre à exécution : écrire une nouvelle, de ma composition. Sera-t-elle bonne ou mauvaise, je ne sais, et peu importe. Mais je la mènerai à sa fin : cela, je me le promets. Une œuvre complète, achevée, terminée. Quelque chose que j'aurais enfin réussi.

Et voici la façon dont je la conçois : supposons, au départ, que je haisse quelqu'un, au point de me déterminer à le tuer. Je l'appellerai du premier nom venu, pourvu qu'il sonne bien : Éritchigoïty, par exemple. Et mon histoire pourrait commencer ainsi : « À la fin, s'est imposée à moi la décision de le tuer. . . »